

Sophus Claussen

À une morte

Traduit du danois par Guy-Charles Cros



Vertiges



SOPHUS CLAUSSEN (1865-1931)

À Ingeborg Stuckenberg

Tristement, au crépuscule, nous écoutions
la musique rêveuse de tes yeux; et ta bouche
taciturne, d'un amer courage, s'accordait au
songe mélancolique de ton regard.

Dans la pompe de ta marche de somnambule
tu suivais une allée humide et pâlie parle
terne automne, le cœur éperdûment gonflé de
tant de choses dont si peu, si amèrement peu
subsistera.

Ah! qu'une femme, avec un bel aspect fidèle,
intimement rongée pourtant par la douleur,
par l'outrage des désillusions, peut se bâtir
de châteaux dans le soleil et dans la lune, se
découper, dans du papier doré, des étoiles!...

Et ton âme était remplie de carillons qui
t'emportaient au loin, au-dessus des vagues
et de la mer, parmi une escorte d'insensibles
modulations vers une contrée fabuleuse, mais
réelle pour toi.

Dans la musique rêveuse de tes yeux –
combats, espoirs, tourbillons, revenants –
revivaient des spectres de livres et de siècles
sans nombre... Tu ne te résignais pas à ce que
la vie nous quittât!

Tes sœurs de vingt ans aux lèvres rouges de
baisers et de mensonges, elles n'ont pas le
calme de tes deux yeux d'inquiétude agrandis
ni ce rayonnement d'ineffable printemps.

Ta bouche énigmatique était close et scellée,
mais le regard, le regard pâle et froid de tes
yeux, il semblait défier d'impurs monstres à
la lutte et guetter dans le lointain les voiles
des corsaires.

Car on eût dit que tu devais, quelque part
sur cette sombre terre, conquérir la vérité
que nous cherchons en vain et ravir d'une
main heureuse au tournoi de la vie la fleur
miraculeuse et le voile lamé d'or.

Tu te révoltais contre le destin injurieux qui
veut que la faux de la mort tranche chaque
rêve, chaque rêve enivrant et berceur, et
dénude brutalement les pauvres os pudiques
que la femme cachait avec une souffrance
toujours inquiète.

Lorsque le vent écartait du squelette désert des
arbres le feuillage jauni, tu te rappelais alors
de sombres nuits d'été oubliées, tant de désirs
gonflés de sang qui, si vite, se sont changés en
cendres.

Puis tu partis... Mais la boisson de la vie que
tu cherchais se tourna en lie dans ta bouche...
Disparue, la sœur intrépide de notre jeunesse,
perdue dans la brume la mélancolie de ton
regard!

Quand le serrement de tes mains, la trace de
tes pas, tout avait disparu, alors à nos yeux
éclata ta fierté qui n'a jamais failli... De tant
de choses qu'il reste peu, affreusement peu...

Une musique de rêve...

JUILLET 1881

À une morte

poème de Sophus Claussen (1865-1931)
traduit du danois par Guy-Charles Cros

a été publié en français en 1912

ISBN : 978-2-89668-305-5

© Vertiges éditeur, 2010

– 0306 –